

Les pères, acteurs de la naissance

Pendant des siècles, ils avaient été tenus éloignés de l'accouchement. Désormais, l'immense majorité des hommes prennent part à ce moment privilégié.

Tours (Indre-et-Loire)
De notre correspondant régional

Patrice, 41 ans, n'aurait manqué pour rien au monde la naissance de ses jumeaux Victor et Clémence, venus au monde il y a cinq ans. « Au début, je vivais mal le fait d'être en dehors de cette relation exclusive entre la mère et les enfants, encore dans son ventre. Mais en participant aux séances de préparation et en acceptant de faire de l'haptonomie (1), je me suis intégré à ce noyau. J'ai pris conscience du changement de vie qui s'annonçait », se remémore cet informaticien originaire de Bordeaux.

Patrice a pu anticiper l'accouchement pendant plusieurs semaines car le gynécologue avait programmé une césarienne. Son employeur lui avait accordé une semaine de vacances avant le congé paternité afin qu'il puisse être là le jour J. « Dès le premier souffle de nos bébés. » Il ne regrette pas d'avoir pris son rôle au sérieux. « C'est comme si la réalité rattrapait la fiction. Tout ce que l'on a fantasmé devient concret. »

Le moment tant attendu a cependant été terni par un événement imprévu. À sa naissance, Victor, plus frêle que sa sœur, a dû poursuivre sa croissance quelques jours dans une couveuse. Après une émouvante séance de peau à peau pour faire corps avec Clémence, Patrice s'est empressé d'aller voir le petit garçon. « J'y allais toutes les demi-heures. Sa maman avait du mal à se remettre de l'accouchement. Elle estimait aussi qu'il était entre de bonnes mains. Pour ma part, je ne supportais pas l'idée qu'il soit séparé de nous. Ce temps passé à ses côtés à l'observer demeurera toujours dans ma mémoire. »

Benjamin Renaud attendait lui aussi impatiemment le moment de couper le cordon, pressé « de découvrir (sa) nouvelle vie de père ». Ce professeur d'éducation physique à Tours a assisté à toutes les échographies et à quelques rendez-vous de préparation à la naissance. « J'y ai appris plein de choses sur l'anatomie féminine. Cela m'a permis d'être prêt le jour de l'accouchement, sans appréhension. » Sa compagne, Anissa Ghezal, était animée par un double désir : elle voulait qu'il soit là pour la soutenir et pour qu'il puisse « profiter de ce moment magique ».



À la maternité. Pour les psychologues, c'est à la naissance que l'on devient père. Marta Nascimento/REA

Il n'y a pas si longtemps, la naissance était une affaire à régler entre femmes. « Quand l'accouchement à l'hôpital s'est généralisé, la peur de l'infection était forte et empêchait toute personne étrangère au personnel médical de pénétrer dans une salle. Et puis, le pouvoir dans ces établissements était détenu par des hommes, qui ont édicté des règles strictes, excluant, paradoxalement, les pères », observe la pédopsychiatre et psychanalyste Myriam Szejer.

En obstétrique, la grande révolution date de la fin des années 1970. Sous l'impulsion du gynécologue Frédérick Leboyer, disparu en 2017, les spécialistes ont commencé à théoriser le rôle du père. Considérant que « si accoucher concerne la mère, naître concerne l'enfant », Frédérick Leboyer plaidait pour que le nourrisson soit accueilli simultanément par ses deux parents.

Depuis, ce principe n'a plus jamais été remis en cause. Jérôme Potin, gynécologue obstétricien au CHRU de Tours, est convaincu qu'une présence active du père détermine « beaucoup de choses ». Car, dit-il, « comme l'expliquent la plupart des psychologues de la périnatalité, la naissance est le moment où l'on devient vraiment père ». C'est pourquoi son établissement a même accédé aux demandes – de plus en plus fréquentes – de conjoints désireux de séjourner à la maternité. « Cela nous a conduits à pourvoir toutes nos chambres d'un lit d'appoint. On a établi une charte à signer. Les pères s'engagent à donner un coup de main à la maman, à respecter les horaires de l'hôpital, à avoir une tenue décente. » Benjamin a saisi cette chance et il est resté vingt-quatre heures sur vingt-quatre aux côtés d'Anissa et de Juliette, leur nourrisson. « Il a pu m'épauler. Une présence d'autant plus utile que je traversais un baby blues », témoigne Anissa.

De nombreuses femmes n'imaginent plus vivre l'accouchement sans le papa. « Si l'on fait exception des femmes seules, presque 100 % des hommes participent à la naissance », assure Marielle Bardou, sage-femme à Saint-Cyr-sur-Loire (Indre-et-Loire). Le docteur Jérôme Potin estime que cette présence « est devenue en quelque sorte une norme sociale, alors qu'il serait plus utile que les hommes se sentent libres », pour ne pas peser sur le bon déroulement de l'accouchement.

Les pères, acteurs de la naissance

« Rétrospectivement, je ne regrette pas. Mais l'arrivée de ma fille, si petite, a été un choc. »

●●● Suite de la page 27.

Et d'ailleurs, abonde Marielle Bardou, « je ne saurais dire combien d'entre eux sont vraiment à l'origine de cette démarche »...

Insuffisamment préparé à l'accouchement, Mathieu, la trentaine, a « fui », selon ses propres mots, quelques heures après l'arrivée du nouveau-né, préférant fêter l'heureux événement avec ses amis d'enfance. « Rétrospectivement, je ne regrette pas d'avoir assisté à la naissance. Mais l'arrivée de ma fille, si petite, a été un choc. J'avais peur de ce qui m'attendait. Mes copains m'ont servi de refuge. C'était comme si je m'étais accroché à mon ancienne vie. »

À Tours, le CHRU a accédé aux demandes, de plus en plus fréquentes, de conjoints désireux de séjourner à la maternité.

repères

Les débuts de la paternité

En France, 31 ans, c'est l'âge moyen pour un premier enfant chez les hommes, contre 28 ans pour les femmes. En 1974, c'était 27 ans.

Sept pères sur 10 prennent un congé « de paternité et d'accueil du jeune enfant », selon un rapport publié le 11 septembre par l'Inspection générale des affaires sociales (Igas). Actuellement, la loi prévoit un congé de onze jours consécutifs pour une naissance simple et dix-huit jours pour une naissance multiple. Les auteurs préconisent de porter la durée de ce congé à deux ou trois semaines et d'augmenter à cinq jours ouvrés le congé de naissance obligatoire à la charge de l'employeur, au lieu de trois actuellement.



Dans une salle d'accouchement de la maternité de l'hôpital Cochin, à Paris. AP-HP-Cochin-Voisin/Phanie

témoignages

Ce qu'en disent les mères

Ce gendarme breton se souvient de son incapacité à formuler ses angoisses. « Mathilde m'avait demandé d'être là. Je faisais un peu profil bas. Je ne me voyais pas lui dire non, mais j'étais tétanisé. J'avais peur qu'elle souffre et je craignais de ne pas être à la hauteur. Aucun geste n'était inné pour moi ! »

D'autres se réfugient dans le travail après la naissance, alors que les professionnels, sages-femmes ou gynécologues, recommandent aux hommes de prendre leur congé paternité dès l'arrivée du bébé à la maison. « Ce temps du retour est très important pour s'habituer au nouvel équilibre familial et s'entraider dans les tâches du quotidien, avance Jérôme Potin. C'est d'autant plus important que la durée des séjours à la maternité a été raccourcie. » Anissa Ghezal est heureuse d'avoir pu compter sur le soutien de Benjamin durant les premières semaines : « Juliette est née pendant les vacances d'été, cela tombait bien. Nous avons pu vivre à notre rythme et apprendre à former notre famille. »

Xavier Renard

(1) Sur l'haptonomie, science de « l'affectivité » utilisée pour se préparer à accueillir l'enfant, lire le supplément « Parents & enfants » du 28 mars.

« Nous avons dû partager le masque à oxygène ! »

Delphine, un fils de 15 ans

« Mon ex-conjoint s'est senti obligé d'assister à la naissance de notre enfant. Mais au final, il aurait sans doute été préférable qu'il ne soit pas exposé à certaines manipulations. Il y avait une sorte d'acharnement à mener jusqu'au bout un accouchement naturel. Pendant que je frôlais la césarienne, mon mari frôlait le malaise. À un moment, nous avons dû partager le masque à oxygène ! Il aurait mieux valu qu'il n'assiste qu'à la toute dernière étape. Cela étant, sa présence a contribué à faire tomber entre nous une certaine pudeur et nous a permis ensuite de porter un regard libéré sur le corps de l'autre. »

« Il redoutait le côté médicalisé »

Magali, deux filles de 3 et 6 ans

« Mon mari n'a pas participé à la préparation à la naissance. Et c'est tant mieux : quand les conjoints d'autres participantes étaient là, beaucoup, comme moi, se sentaient gênées, n'osaient pas poser de questions sur l'épisiotomie ou la vie sexuelle. Si cela n'avait tenu qu'à lui, mon mari n'aurait pas non plus assisté à la naissance de notre première enfant. Mais il a accepté parce qu'il savait que cela revêtait beaucoup d'importance à mes yeux. En revanche, il ne se sentait pas d'être présent lors de l'accouchement de notre deuxième fille, née par césarienne. Il redoutait le côté médicalisé, et j'ai respecté son choix. Il est resté dans la pièce

à côté et a pu prodiguer les premiers soins. »

« Mon mari a joué le rôle d'un tuteur »

Charlène, un fils de 2 ans, enceinte d'un deuxième enfant

« Je n'aurais pas pu imaginer accoucher sans mon mari. Pendant la majeure partie de la phase de travail, avant de recourir à la péridurale, j'étais concentrée sur ma respiration pour tenter de maîtriser la douleur. Lui – il me l'a dit plus tard – n'arrivait pas vraiment à trouver sa place. Il aurait bien aimé me soulager mais se sentait impuissant. Il n'empêche, sa présence était pour moi essentielle. Mon mari a joué le rôle d'un tuteur : la plante peut certes pousser sans, mais elle peut aussi choisir de s'appuyer sur lui, pour une éclosion plus sereine. »

« Ce n'était pas entré dans les mœurs »

Françoise, deux fils et trois petits-fils

« À l'époque où mes enfants sont nés, il y a une quarantaine d'années, peu de pères assistaient à la naissance. Ce n'était pas entré dans les mœurs, et il ne m'est même pas venu à l'esprit que mon mari d'alors puisse être présent. Et lorsque j'ai accouché de mon premier fils, il était en déplacement... Pour autant, je ne me suis pas sentie seule. J'avais été élevée ainsi, je faisais partie d'une génération de femmes conscientes qu'il leur faudrait assumer beaucoup de choses... Mais maintenant, en voyant l'implication de mes fils, je me dis qu'il y aurait eu quelque chose de beau à vivre avec leur père à la maternité. »

Recueilli par Denis Peiron

Prochain dossier :
Voir ses parents vieillir

Sage-femme, Benoît Le Goëdec constate que la présence des pères à la naissance répond de plus en plus à un désir personnel.

entretien

« Les pères veulent vivre l'événement »

Benoît Le Goëdec

Sage-femme

Constatez-vous une implication grandissante des pères lors de la grossesse, et en particulier lors de la naissance ?

Benoît Le Goëdec : Oui, pratiquement 100 % des papas participent à l'accouchement. Ils culpabiliseraient, s'ils n'assistaient pas à la naissance. En abandonnant la femme qui a mal, ils deviendraient presque de mauvais pères dans le regard de la société, du personnel médical. Pour autant, s'ils répondent présent, c'est aussi, de plus en plus, dans le but de vivre l'événement. Cela correspond à un vrai désir personnel, à un chemin presque mystique. À une façon aussi d'affirmer leur paternité. Certains, très peu, préfèrent se tenir à l'écart de la salle d'accouchement mais sont à côté, à faire les cent pas.

Leur présence s'impose-t-elle ?

B. L. G. : Pas nécessairement. Mais je dis aux futurs pères de suspendre la vie habituelle et de vivre l'événement dans un espace temporel partagé. Je les invite à venir à l'hôpital car la femme a besoin d'un ancrage affectif, elle a besoin de sentir le papa à proximité. Cela étant, le fait d'être présent ou pas lors de l'accouchement ne conditionne pas la façon dont on exercera notre paternité. Tout ne se résume pas à la naissance : il y a l'avant, le pendant et, pour de très longues années, l'après.

Quelles répercussions l'accouchement peut-il avoir sur la sexualité du couple ?

B. L. G. : Beaucoup de femmes sont catégoriques. Elles ne veulent pas que leur compagnon voie leur corps durant l'accouchement. Par pudeur mais aussi par

peur que cela ait une incidence sur leur sexualité. Je rencontre aussi des hommes qui ne veulent pas voir le nouveau-né tant qu'il n'a pas entièrement quitté le ventre de sa mère. Il peut arriver que l'homme ressente une perte de libido après avoir assisté à la naissance de son enfant. Mais une telle perte peut aussi intervenir chez un père qui n'aurait pas pris part à l'accouchement, tout simplement parce que sa femme, devenant mère, change en quelque sorte de statut.

Le père peut-il, lors de l'accouchement, être remplacé par une tierce personne ?

B. L. G. : Si le père ne veut ou ne peut être présent, ou si sa femme le juge préférable, il peut être effectivement remplacé par une autre personne de confiance. Je me souviens par exemple d'une jeune femme qui s'était tournée vers une amie de sa mère, d'une grande sage. Une sœur, une mère, une amie peuvent aussi jouer ce rôle essentiel de soutien.

La préparation à la naissance doit-elle se faire en couple ?

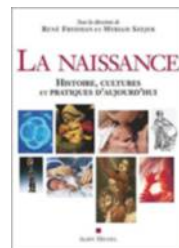
B. L. G. : Oui, car c'est une étape clé, qui va aider le futur père à vivre pleinement ses émotions. Elle offre un accompagnement dans le passage d'homme à père. En préparant l'accueil du nouveau-né, on prend conscience de sa responsabilité, on mesure son engagement. Cette préparation permet aussi d'effectuer un travail sur l'égalité homme-femme. Cette phase permet de prévenir la survenue d'une dépression post-natale, qui touche aussi certains pères, mais aussi de réduire les risques de violence. Il ne faut pas oublier que 40 % des violences conjugales démarrent au moment d'une grossesse. Ce n'est jamais dit comme cela – pour ne pas faire peur – mais c'est bien là un enjeu essentiel.

Recueilli par Xavier Renard (à Tours)

pistes

Des livres

La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui, sous la direction de Myriam Szejer et René Frydman, Albin Michel. Cet



ouvrage de 1 401 pages passe en revue, entre passé et avenir, et avec une approche pluridisciplinaire, le désir d'enfant, la grossesse,

la naissance ou encore les joies et angoisses de la paternité. Myriam Szejer a publié de nombreux autres ouvrages sur la naissance, notamment *Si les bébés pouvaient parler*, Bayard, 2009.

Neuf mois dans la vie d'un homme, de Bernard This, Interéditions. Psychanalyste, fondateur avec Françoise Dolto de la Maison verte, Bernard This est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Le Père : acte de naissance*, Seuil, 1991.

Papa débutant, de Benoît Le Goëdec, First Éditions. Sage-femme à Montreuil (Seine-Saint-Denis), Benoît Le Goëdec a longtemps animé des séances de préparation à la naissance destinées exclusivement aux futurs pères. La 9^e édition de ce guide est parue le 13 septembre. Benoît Le Goëdec a aussi collaboré au *Larousse de la grossesse*.

Des bébés et des hommes, par Catherine Rollet, spécialiste de l'histoire de l'enfance, et Marie-France Morel, Albin Michel. Spécialiste de la naissance et de la petite enfance, du XVI^e au XIX^e siècle, Marie-France Morel a aussi présidé la Société d'histoire de la naissance.

Blog

De nombreux blogs d'aide à la parentalité ont fleuri comme Papa pour la vie <https://www.pappapourlavie.com>

Lien de famille. Pascale Bordet est costumière et écrivaine. Elle a été deux fois récompensée par un Molière du meilleur costume.



Pascale Bordet ne s'est pas mariée et n'a pas eu d'enfant par peur de reproduire ce qu'elle avait vécu plus jeune et de faire souffrir quelqu'un.

Source : Pascale Bordet

« Dans le théâtre, j'ai trouvé ma vraie famille »

« Dès l'âge de 6 ou 7 ans, je me suis mise à coudre, à dessiner, à lire. J'ai commencé à entrevoir une façon d'échapper à ma famille, où l'on était incapable d'utiliser des mots pour exprimer ses sentiments – ou alors seulement dans la dépréciation.

J'ai malgré tout attendu d'avoir 18 ans pour quitter la maison et tenter ma chance dans l'univers du spectacle, à 500 kilomètres de là, à Paris. Mon père – militaire, chasseur et misogyne – et ma mère – qui lui était soumise – auraient voulu que je sois fonctionnaire. Mon départ contrariait leur plan et ils m'ont coupé les vivres.

J'avais beau recevoir d'eux, tous les deux jours, une lettre visant à m'humilier, à me décourager, j'avais – et j'ai sans doute toujours, comme tout enfant maltraité – la volonté de plaire à mes parents. Je me souviens de leur avoir envoyé la première affiche de spectacle sur lequel mon nom apparaissait. Mais rien n'y a fait, ni mes collaborations avec la Comédie-Française et les plus grands théâtres privés, ni les distinctions que j'ai obtenues, ni les livres que j'ai écrits, ni les expositions qu'on m'a consacrées (1). À Paris, où j'ai commencé à tra-

vailler comme couturière puis costumière, j'ai rencontré des gens de théâtre dont le métier était la parole, une parole libératrice. Seule dans la capitale, j'avais conscience de vivre quelque chose d'extraordinaire. Un jour, arrivant parmi les premières à une répétition, je tombe sur une comédienne qui me dit : « Cela me fait plaisir de te voir ! » Je n'avais jamais entendu une telle phrase de ma vie !

Je ne me suis pas mariée, je n'ai pas eu d'enfant, par peur de reproduire ce que j'avais vécu et de faire souffrir quelqu'un. J'ai parfois perdu pied, sombré dans la dépression. Mais dans le théâtre, j'ai trouvé ma vraie famille, des personnes qui m'ont adoptée.

Tous les dimanches, je rends visite à des acteurs qui ont l'âge de mes parents et qui, eux, m'aiment, m'attendent, me nourrissent, se montrent admiratifs. Certains commencent à perdre de leur autonomie et je les accompagne. Depuis peu, je noue des liens avec des comédiens plus jeunes. J'ai appris auprès d'eux à exprimer une forme de bienveillance parentale. »

Recueilli par Denis Peiron

(1) Splendeur et misère d'une costumière (Éd. HC, sortie le 18 octobre).

chronique



François-Xavier Maigre
Rédacteur en chef à Pèlerin

Tu t'ennuies? Tant mieux!

« **J**e m'ennnnnnuie! » Ce lamento déchirant, cher parent, tu le connais aussi bien que moi. C'est un fait universellement admis : nos enfants goûtent peu l'inaction. Cela m'a sauté aux yeux tout récemment.

Par une radieuse matinée de septembre, nous arpentons en famille le forum des associations organisé dans notre ville. Avec la mission d'occuper nos petites tornades en dehors du temps scolaire. Breakdance, guitare électrique, club scientifique, cours de peinture, sports collectifs ou individuels... On ne va pas faire les fines bouches : l'époque se met en quatre pour les enfants, et c'est une chance.

Enivrés par ce foisonnement de promesses, nous voilà donc, papillonnant d'un stand à l'autre, en tâchant de garder la tête sur les épaules. Comme tous les parents, nous avons un budget à tenir tout au long de l'année. Et des contraintes. Miracle : chacun a pu trouver son bonheur, soit une activité de son choix le mercredi. Multiplié par trois, ça fait déjà trois trajets à coordonner, et de jolis sprints en perspective. Ajoutez-y le scoutisme, le catéchisme et les anniversaires, et l'équation se densifie encore un peu. Sans vouloir casser l'ambiance, les parents du XXI^e siècle ressemblent parfois à des chauffeurs de taxi.

Ce qui m'interpelle le plus, c'est cet impérieux besoin que nous avons de meubler le quotidien de nos enfants, comme si nous redoutions pour eux l'expérience du vide. Leurs agendas finissent par ressembler aux nôtres : c'est moche. Je plains ces petits qui mènent, du haut de leurs 10 ans, des existences de ministres : violon le lundi, kung-fu le mardi, cours d'anglais le mercredi, informatique le jeudi, etc. Bon, j'en rajoute peut-être. Mais on ne m'enlèvera pas de la tête que le désœuvrement est mal considéré.

Que pèse un DVD du « Roi Lion » face au spectacle des nuages, au grand « V » des oiseaux migrateurs volant vers d'autres cieux?

Je ne nie pas que l'ennui soit un mal redoutable, quand il s'agit de cette fêlure intime, de cette acédie profonde qu'ont dépeinte les artistes et les mystiques. Mais deux heures de battement dans la semaine ne font pas un spleen baudelairien. Et j'ai la faiblesse de croire que les meilleures choses peuvent naître de l'oisiveté.

Newton aurait-il eu la révélation des lois de la gravitation universelle s'il ne s'était laissé aller à la contemplation sous son pommier? Rien n'est moins sûr. Quitte à forcer le trait, je vois d'un mauvais œil l'irruption des écrans sur les appuie-tête des voitures familiales. Que pèse un DVD du *Roi Lion* face au spectacle des nuages, au grand « V » des oiseaux migrateurs volant vers d'autres cieux?

Temps d'apprentissage et de croissance, l'enfance est aussi l'âge idéal pour forger son âme. Je rêve d'un monde où la sagesse d'Érasme serait gravée au fronton de nos foyers : « *Celui qui connaît l'art de vivre avec soi-même ignore l'ennui.* »

Meilleur remède à l'ennui : l'ennui lui-même! Et pour ne rien gâter, l'ennui est l'activité la plus démocratique que l'on connaisse : elle ne coûte rien, on peut s'y adonner à tout âge et, pratiquée avec modération, elle demeure l'une des plus belles écoles de liberté intérieure. Bref, les enfants, ennuyez-vous!

François-Xavier Maigre
(rédacteur en chef à Pèlerin)

essentiel

Magazine
Construire la paix en 1918



À l'approche du centenaire de la fin de la Grande Guerre, *1 jour, 1 actu* propose à ses lecteurs un instructif aller-retour pour le passé. En une série de dessins légendés, le magazine détaille les enjeux de l'armistice de 1918. À la faveur d'une photo « décodée », il décrypte les symboles convoqués sur la tombe du soldat inconnu, au pied de l'Arc de triomphe. Surtout, il propose aux plus jeunes de se souvenir activement, au sein de leur classe (tous les élèves de CM2 de France doivent recevoir ce numéro spécial), dans le cadre de l'opération « Les enfants pour la paix ». Il leur livre ainsi les clés d'une enquête à mener sur le monument aux morts de leur commune. Chaque article, doublé d'un dessin symbolisant la paix, viendra alimenter, au printemps 2019, un webjournal sur le site www.enfants-pour-la-paix.com.

Denis Peiron
À partir de 8 ans

CD Zébrichon

Tirées d'un spectacle musical, ces 10 chansons racontent la tristesse de Zébrichon, trop gris à son goût mais qui a le bonheur de rencontrer une souris grise et un monsieur à la barbe poivre et sel. En jetant des boutons de couleur dans une fontaine, l'occasion d'autant de vœux, il ramène joie et gaieté. Mais ce qui fait vraiment le charme de cet album, c'est l'orgue de barbarie, unique instrument choisi pour illustrer cette histoire. Ancien voire désuet, cet instrument garde le charme fou et délicat d'un temps, pas si lointain, où les choses étaient peut-être plus simples, plus joyeuses.

Blandine Canonne
Dès 4 ans

Conte musical écrit et raconté par Michèle Bernard, orgue de barbarie de Marion et Brice Dudouet, Éd. Carton Compagnie.

On en parle. Un livre rend hommage à Françoise Dolto, l'une des premières psychanalystes qui sortit de son cabinet pour populariser sa discipline.

Françoise Dolto, une femme à l'écoute des bébés

On dit volontiers qu'il y a « un avant et un après Dolto ». « *C'est à la fois vrai et faux* », rectifie la pédopsychiatre et psychanalyste Caroline Eliacheff, qui vient de publier *Françoise Dolto, une journée particulière* (1), un portrait à multiples facettes de cette femme psychanalyste, à la fois praticienne et théoricienne, disparue il y a trente ans.

« *Françoise Dolto n'est pas tombée du ciel. Elle commence à se faire entendre au moment où la société d'après 1968 est prête à poser un nouveau regard sur les enfants, et en particulier les nourrissons. On commence alors à promouvoir leur bien-être, leur autonomie. Les jeunes parents ne veulent pas reproduire l'éducation qu'ils ont reçue* », rappelle Caroline Eliacheff. Ce mouvement d'ensemble rencontre alors les convictions défendues depuis très longtemps par Françoise Dolto, et résumées en une formule devenue célèbre : « *Le bébé est une personne.* » Autrement dit, l'enfant est un sujet autonome, à qui l'on peut parler et qui comprend le langage. Il faut le laisser s'exprimer et s'efforcer de le comprendre.

Françoise Dolto détonne parmi ses pairs. Elle veut être « *une psychanalyste dans la cité* ». Pour cela, elle sort de son cabinet. On lui doit, en 1979, la création à Paris de la Maison verte, lieu d'accueil et de prévention pour les parents et les enfants qui a pour but de faciliter « *les séparations normales de la vie* », telles que l'entrée en maternelle. Cette institution universelle a été exportée avec succès dans le monde entier.

Dans l'émission de radio *Lorsque l'enfant paraît*, à l'impact extraordinaire, Françoise Dolto répond en direct aux questions des parents et des grands-parents. Et les aide à trouver eux-mêmes

la solution à leur problème. Toute sa vie, la grande psychanalyste a eu le souci de transmettre, de partager ce qu'elle apprenait de ses observations. Dans un chapitre

poignant de son livre, Caroline Eliacheff raconte sa participation à l'une des dernières consultations de Françoise Dolto, données aux enfants de la pouponnière d'Antony (Hauts-de-Seine).

L'auteure invite le lecteur à découvrir le versant plus intime de la vie de Françoise Dolto. Son enfance gaie dans une famille nombreuse, foudroyée par la mort de la sœur aînée, Jacqueline, à l'âge de 18 ans. « *Une chape de plomb est alors tombée sur sa famille, sa mère ne s'en est jamais remise* », raconte Caroline Eliacheff. Le couple joyeux et solide qu'elle forme avec son mari, Boris Dolto, d'origine russe. Le soutien indéfectible de l'un pour l'autre, leur admiration mutuelle sont très touchants.

Caroline Eliacheff revient aussi sur les critiques dont Françoise Dolto a été la cible. Les malentendus voire les contresens entretenus à tort sur ses enseignements. Comme l'idée d'un laxisme éducatif ou la notion d'enfant roi. « *Certains professionnels lui reprochent l'inverse de ce qu'elle disait* », s'agace l'auteure. « *Respecter, ne pas humilier, c'est la première partie de la proposition. La seconde consiste à imposer des limites.* » Comment? C'est aux parents de trouver leur propre façon de faire. Et non aux « psys » de leur livrer des recettes toutes faites.

France Lebreton

(1) Françoise Dolto, une journée particulière de Caroline Eliacheff. 250 pages, Flammarion, 19 €.

